



Lycée Marie Curie
Nogent sur Oise (60)

Documents pour l'oral

SESSION DE JUIN 2010

PREMIERE SCIENCES ET TECHNOLOGIES INDUSTRIELLES

1^{ERE} GMAT

GENIE DES MATERIAUX

Bons et mauvais sentiments en littérature.

*Comment la littérature met-elle en valeur des comportements,
moraux ou immoraux ?*

Lecture analytique n°1 : SWIFT, Modeste proposition...

Document A : Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public

C'est un objet de tristesse, pour celui qui traverse cette grande ville ou voyage dans les campagnes, que de voir les rues, les routes et le seuil des masures encombrés de mendiants, suivies de trois, quatre ou six enfants, tous en guenilles, importunant le passant de leurs mains tendues. Ces mères, plutôt que de travailler pour gagner honnêtement leur vie, sont forcées de passer leur temps à arpenter le pavé, à mendier la pitance de leurs nourrissons sans défense qui, en grandissant, deviendront voleurs faute de trouver du travail, quitteront leur cher Pays natal afin d'aller combattre pour le prétendant d'Espagne, ou partiront encore se vendre aux îles Barbades.

Je pense que chacun s'accorde à reconnaître que ce nombre phénoménal d'enfants pendus aux bras, au dos ou aux talons de leur mère, et fréquemment de leur père, constitue dans le déplorable état présent du royaume une très grande charge supplémentaire ; par conséquent, celui qui trouverait un moyen équitable, simple et peu onéreux de faire participer ces enfants à la richesse commune mériterait si bien de l'intérêt public qu'on lui élèverait pour le moins une statue comme bienfaiteur de la nation. [...]

J'en viens donc à exposer humblement mes propres idées qui, je l'espère, ne soulèveront pas la moindre objection.

Ce projet constituerait une forte incitation au mariage, que toutes les nations sages ont soit encouragé par des récompenses, soit imposé par des lois et des sanctions. Il accentuerait le dévouement et la tendresse des mères envers leurs enfants, sachant qu'ils ne sont plus là pour toute la vie, ces pauvres bébés dont l'intervention de la société ferait pour elles, d'une certaine façon, une source de profits et non plus de dépenses. Nous devrions voir naître une saine émulation chez les femmes mariées – à celle qui apportera au marché le bébé le plus gras – les hommes deviendraient aussi attentionnés que leurs épouses, durant le temps de leur grossesse, qu'ils le sont aujourd'hui envers leurs juments ou leurs vaches pleines, envers leur truie prête à mettre bas, et la crainte d'une fausse couche les empêcherait de distribuer (ainsi qu'ils le font trop fréquemment) coups de poing ou de pied.

On pourrait énumérer beaucoup d'autres avantages : par exemple, la réintégration de quelque mille pièces de bœuf qui viendraient grossir nos exportations de viande salée ; la réintroduction sur le marché de la viande de porc et le perfectionnement de l'art de faire du bon bacon, denrée rendue précieuse à nos palais par la grande destruction du cochon, trop souvent servi frais à nos tables, alors que sa chair ne peut rivaliser, tant en saveur qu'en magnificence, avec celle d'un bébé d'un an, gras à souhait, qui, rôti d'une pièce, fera grande impression au banquet du Lord Maire ou à toute autre réjouissance publique. Mais, dans un souci de concision, je ne m'attarderai ni sur ce point, ni sur beaucoup d'autres.

En supposant que mille familles de cette ville deviennent des acheteurs réguliers de viande de nourrisson, sans parler de ceux qui pourraient en consommer à l'occasion d'agapes familiales, mariages et baptêmes en particulier, j'ai calculé que Dublin offrirait un débouché annuel d'environ vingt mille pièces tandis que les vingt mille autres s'écouleraient dans le reste du royaume (où elles se vendraient sans doute à un prix un peu inférieur).

Jonathan Swift, extrait de « Modeste proposition... », 1729.

Un jeune Américain très avisé que j'ai connu à Londres m'a assuré qu'un jeune enfant en bonne santé et bien nourri constitue à l'âge d'un an un met délicieux, nutritif et sain, qu'il soit cuit en daube, au pot, rôti à la broche ou au four, et j'ai tout lieu de croire qu'il s'accommode aussi bien en fricassée ou en ragoût.

Je porte donc humblement à l'attention du public cette proposition : sur ce chiffre estimé de cent vingt mille enfants, on en garderait vingt mille pour la reproduction, dont un quart seulement de mâles – ce qui est plus que nous n'en accordons aux moutons, aux bovins et aux porcs – la raison en étant que ces enfants sont rarement le fruit du mariage, formalité peu prisée de nos sauvages, et qu'en conséquence, un seul mâle suffira à servir quatre femelles. On mettrait en vente les cent mille autres à l'âge d'un an, pour les proposer aux personnes de bien et de qualité à travers le royaume, non sans recommander à la mère de les laisser téter à satiété pendant le dernier mois, de manière à les rendre dodus et gras à souhait pour une bonne table. Si l'on reçoit, on pourra faire deux plats d'un enfant, et si l'on dîne en famille, on pourra se contenter d'un quartier, épaule ou gigot, qui, assaisonné d'un peu de sel et de poivre, sera excellent cuit au pot le quatrième jour, particulièrement en hiver. [...]

Après avoir énuméré les cinq premiers avantages, le locuteur termine ainsi son argumentation :

Sixièmement.

Document complémentaire :

Document C : « De l'horrible danger de la lecture »

Nous Joussouf-Chéribi, par la grâce de Dieu mouphti du Saint-Empire ottoman, lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidèles qui ces présentes verront, sottise et bénédiction.

Comme ainsi soit que Saïd-Effendi, ci-devant ambassadeur de la Sublime-Porte vers un petit État nommé Frankrom, situé entre l'Espagne et l'Italie, a rapporté parmi nous le pernicieux usage de l'imprimerie, ayant consulté sur cette nouveauté nos vénérables frères les cadis et imans de la ville impériale de Stamboul, et surtout les fakirs connus par leur zèle contre l'esprit, il a semblé bon à Mahomet et à nous de condamner, proscrire, anathématiser ladite infernale invention de l'imprimerie, pour les causes ci-dessous énoncées.

1. Cette facilité de communiquer ses pensées tend évidemment à dissiper l'ignorance, qui est la gardienne et la sauvegarde des États bien policés.

2. Il est à craindre que, parmi les livres apportés d'Occident, il ne s'en trouve quelques-uns sur l'agriculture et sur les moyens de

Documents complémentaires :

perfectionner les arts mécaniques, lesquels ouvrages pourraient à la longue, ce qu'à Dieu ne plaise, réveiller le génie de nos cultivateurs et de nos manufacturiers, exciter leur industrie, augmenter leurs richesses, et leur inspirer un jour quelque élévation d'âme, quelque amour du bien public, sentiments absolument opposés à la saine doctrine.

3. Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'histoire dégagés du merveilleux qui entretient la nation dans une heureuse stupidité. On aurait dans ces livres l'imprudence de rendre justice aux bonnes et aux mauvaises actions, et de recommander l'équité et l'amour de la patrie, ce qui est visiblement contraire aux droits de notre place.

4. Il se pourrait, dans la suite des temps, que de misérables philosophes, sous le prétexte spécieux, mais punissable, d'éclairer les hommes et de les rendre meilleurs, viendraient nous enseigner des vertus dangereuses dont le peuple ne doit jamais avoir de connaissance.

5. Ils pourraient, en augmentant le respect qu'ils ont pour Dieu, et en imprimant scandaleusement qu'il remplit tout de sa présence, diminuer le nombre des pèlerins de la Mecque, au grand détriment du salut des âmes.

6. Il arriverait sans doute qu'à force de lire les auteurs occidentaux qui ont traité des maladies contagieuses, et de la manière de les prévenir, nous serions assez malheureux pour nous garantir de la peste, ce qui serait un attentat énorme contre les ordres de la Providence.

À ces causes et autres, pour l'édification des fidèles et pour le bien de leurs âmes, nous leur défendons de jamais lire aucun livre, sous peine de damnation éternelle. Et, de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'instruire, nous défendons aux pères et aux mères d'enseigner à lire à leurs enfants. Et, pour prévenir toute contravention à notre ordonnance, nous leur défendons expressément de penser, sous les mêmes peines ; enjoignons à tous les vrais croyants de dénoncer à notre officialité quiconque aurait prononcé quatre phrases liées ensemble, desquelles on pourrait inférer un sens clair et net. Ordonnons que dans toutes les conversations on ait à se servir de termes qui ne signifient rien, selon l'ancien usage de la Sublime-Porte.

Et pour empêcher qu'il n'entre quelque pensée en contrebande dans la sacrée ville impériale, commençons spécialement le premier médecin de Sa Hauteuse, né dans un marais de l'Occident septentrional ; lequel médecin, ayant déjà tué quatre personnes augustes de la famille ottomane, est intéressé plus que personne à prévenir toute introduction de connaissances dans le pays ; lui donnons pouvoir, par ces présentes, de faire saisir toute idée qui se présenterait par écrit ou de bouche aux portes de la ville, et nous amener ladite idée pieds et poings liés, pour lui être infligé par nous tel châtement qu'il nous plaira.

Donné dans notre palais de la stupidité, le 7 de la lune de Muharem, l'an 1143 de l'hégire.

Voltaire, « De l'horrible danger de la lecture », in *Nouveaux mélanges*, 1765.

Document D : « Guerre »

C'est sans doute un très bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations, et fait périr, année commune, quarante mille

hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations assemblées pour leur bien commun ; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrygie et des peuples voisins qu'elle allait partir sur un millier de barques de pêcheurs pour aller les exterminer si elle pouvait.

Le peuple romain assemblé jugeait qu'il était de son intérêt d'aller se battre avant moisson contre le peuple de Veïes, ou contre les Volsques. Et quelques années après, tous les Romains, étant en colère contre tous les Carthaginois, se battirent longtemps sur mer et sur terre. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte dont les parents avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie : le prince et son conseil voient son droit évident. Cette province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui ; que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement ; ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du prince dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite et à gauche, et marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée y prennent part, chacun selon son pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires que Gengis-kan, Tamerlan, Bajazet, n'en traînèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, et qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie ; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, et vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour ; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu ; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu et par le fer, et que, pour comble de grâce, quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, et de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages et pour les naissances, ainsi que pour les meurtres ; ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

Voltaire, article « Guerre », *Dictionnaire philosophique portatif*, 1769.

Document complémentaire :

Article « *Philosophe* » de l'*Encyclopédie*

Texte important de l'*Encyclopédie* et de l'époque des Lumières, l'article « *Philosophe* » est l'occasion de définir un idéal humain qui prolonge celui de « l'honnête homme » et de préciser les ambitions d'une démarche mêlant la réflexion raisonnée à la connaissance des réalités sociales et historiques.

Les autres hommes sont déterminés à agir sans sentir, ni connaître les causes qui les font mouvoir, sans même songer qu'il y en ait. Le *philosophe* au contraire démêle les causes autant qu'il est en lui, et souvent même les prévient, et se livre en elles avec connaissance : c'est une horloge qui se monte, pour ainsi dire, quelquefois elle-même. Ainsi il évite les objets qui peuvent lui causer des sentiments qui ne conviennent ni au bien-être, ni à l'être raisonnable, et cherche ceux qui peuvent exciter en lui des affections convenables à l'état où il se trouve. La raison est à l'égard du *philosophe* ce que la grâce est à l'égard du chrétien. La grâce¹ détermine le chrétien à agir ; la raison détermine le *philosophe*.

Les autres hommes sont emportés par leurs passions, sans que les actions qu'ils font soient précédées de la réflexion : ce sont des hommes qui marchent dans les ténèbres ; au lieu que le *philosophe*, dans ses passions mêmes, n'agit qu'après la réflexion ; il marche la nuit, mais il est précédé d'un flambeau.

La vérité n'est pas pour le *philosophe* une maîtresse qui corrompt son imagination et qu'il croie trouver partout ; il se contente de la pouvoir démêler où il peut l'apercevoir. Il ne la confond point avec la vraisemblance ; il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, et pour vraisemblance ce qui n'est que vraisemblance. Il fait plus, et c'est ici une grande perfection du *philosophe*, c'est que lorsqu'il n'a pas de motif pour juger, il sait demeurer indéterminé.

Le monde est plein de personnes d'esprit et de beaucoup d'esprit, qui jugent toujours ; ils devinent car c'est deviner que de juger sans sentir quand on a le motif propre du jugement. Ils ignorent la portée de l'esprit humain ; ils croient qu'il peut tout connaître : ainsi ils trouvent de la honte à ne point prononcer de jugement et s'imaginent que l'esprit consiste à juger. Le *philosophe* croit qu'il consiste à bien juger. Le *philosophe* n'est pas tellement attaché à un système qu'il ne sente toute la force des objections. La plupart des hommes sont si fort livrés à leurs opinions qu'ils ne prennent pas seulement la peine de pénétrer celles des autres. Le *philosophe* comprend le sentiment qu'il rejette, avec la même étendue et la même netteté qu'il entend celui qu'il adopte.

L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation et de justesse, qui rapporte tout à ses véritables principes, mais ce n'est pas l'esprit seul que le *philosophe* cultive, il porte plus loin son attention et ses soins.

L'homme n'est point un monstre qui ne doive vivre que dans les abîmes de la mer ou au fond d'une forêt ; les seules nécessités de la vie lui rendent le commerce² des autres nécessaire ; et dans quelque état où il puisse se trouver, ses besoins et le bien-être l'engagent à vivre en société. Ainsi, la raison exige de lui qu'il étudie, et qu'il travaille à acquérir les qualités sociables. Notre *philosophe* ne se croit pas en exil dans ce monde ; il ne croit point être en pays ennemi ; il veut jouir en sage économe des biens que la nature lui offre ; il veut trouver du plaisir avec les autres ; et pour en trouver, il en faut faire. Ainsi il cherche à convenir avec ceux que le hasard ou son choix le font vivre ; et il trouve en même temps ce qui lui convient ; c'est un honnête homme qui veut plaire et se rendre utile.

¹ Don surnaturel accordé par Dieu à l'homme en vue de son salut.

² la fréquentation des autres hommes.

Document complémentaire :

« Qu'est-ce que les Lumières », KANT

Qu'est-ce que les Lumières? La sortie de l'homme de sa minorité dont il est lui-même responsable. Minorité, c'est-à-dire incapacité de se servir de son entendement (pouvoir de penser) sans la direction d'autrui, minorité dont il est lui-même responsable (faute) puisque la cause en réside non dans un défaut de l'entendement mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui. *Sapere aude* ! (Ose penser) Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des Lumières.

La paresse et la lâcheté sont les causes qui expliquent qu'un si grand nombre d'hommes, après que la nature les a affranchi depuis longtemps d'une (de toute) direction étrangère, reste cependant volontiers, leur vie durant, mineurs, et qu'il soit facile à d'autres de se poser en tuteur des premiers. Il est si aisé d'être mineur ! Si j'ai un livre qui me tient lieu d'entendement, un directeur qui me tient lieu de conscience, un médecin qui décide pour moi de mon régime, etc., je n'ai vraiment pas besoin de me donner de peine moi-même. Je n'ai pas besoin de penser pourvu que je puisse payer ; d'autres se chargeront bien de ce travail ennuyeux. Que la grande majorité des hommes (y compris le sexe faible tout entier) tienne aussi pour très dangereux ce pas en avant vers leur majorité, outre que c'est une chose pénible, c'est ce à quoi s'emploient fort bien les tuteurs qui très aimablement (par bonté) ont pris sur eux d'exercer une haute direction sur l'humanité. Après avoir rendu bien sot leur bétail (domestique) et avoir soigneusement pris garde que ces paisibles créatures n'aient pas la permission d'oser faire le moindre pas, hors du parc où ils les ont enfermé. Ils leur montrent les dangers qui les menacent, si elles essayent de s'aventurer seules au dehors. Or, ce danger n'est vraiment pas si grand, car elles apprendraient bien enfin, après quelques chutes, à marcher ; mais un accident de cette sorte rend néanmoins timide, et la frayeur qui en résulte, détourne ordinairement d'en refaire l'essai. Il est donc difficile pour chaque individu séparément de sortir de la minorité qui est presque devenue pour lui, nature. Il s'y est si bien complu, et il est pour le moment réellement incapable de se servir de son propre entendement, parce qu'on ne l'a jamais laissé en faire l'essai. Institutions (préceptes) et formules, ces instruments mécaniques de l'usage de la parole ou plutôt d'un mauvais usage des dons naturels, (d'un mauvais usage raisonnable) voilà les grelots que l'on a attachés au pied d'une minorité qui persiste. Quiconque même les rejetterait, ne pourrait faire qu'un saut mal assuré par-dessus les fossés les plus étroits, parce qu'il n'est pas habitué à remuer ses jambes en liberté. Aussi sont-ils peu nombreux, ceux qui sont arrivés par leur propre travail de leur esprit à s'arracher à la minorité et à pouvoir marcher d'un pas assuré. [...]

Or, pour ces lumières, il n'est rien requis d'autre que la liberté; et à vrai dire la liberté la plus inoffensive de tout ce qui peut porter ce nom, à savoir celle de faire un usage public de sa raison dans tous les domaines. Mais j'entends présentement crier de tous côtés: « Ne raisonnez pas »! L'officier dit : Ne raisonnez pas, exécutez ! Le financier : (le percepteur) « Ne raisonnez pas, payez ! » Le prêtre: « Ne raisonnez pas, croyez : » (Il n'y a qu'un seul maître au monde qui dise « Raisonnez autant que vous voudrez et sur tout ce que vous voudrez, mais obéissez ! ») Il y a partout limitation de la liberté. Mais quelle limitation est contraire aux lumières? Laquelle ne l'est pas, et, au contraire lui est avantageuse? - Je réponds : l'usage public de notre propre raison doit toujours être libre, et lui seul peut amener les lumières parmi les hommes.

Lettre LXXXI

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont

Paris, 20 septembre 17**.

[...]Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? Quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites et manquer à mes principes ? je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude ; ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.

5 [...]

Alors je commençai à déployer sur le grand théâtre les talents que je m'étais donnés. Mon premier soin fut d'acquérir le renom d'invincible. Pour y parvenir, les hommes qui ne me plaisaient point furent toujours les seuls dont j'eus l'air d'accepter les hommages. Je les employais utilement à me procurer les honneurs de la résistance, tandis que je me livrais sans crainte à l'amant préféré. Mais, celui-là, ma feinte timidité ne lui a jamais permis de me suivre dans le

10 monde ; et les regards du cercle ont été, ainsi, toujours fixés sur l'amant malheureux.

Vous savez combien je me décide vite : c'est pour avoir observé que ce sont presque toujours les soins antérieurs qui livrent le secret des femmes. Quoi qu'on puisse faire, le ton n'est jamais le même, avant ou après le succès. Cette différence n'échappe point à l'observateur attentif ; et j'ai trouvé moins dangereux de me tromper dans le choix ; que de le laisser pénétrer. Je gagne encore par là d'ôter les vraisemblances, sur lesquelles seules on peut nous juger.

15 Ces précautions et celles de ne jamais écrire, de ne livrer jamais aucune preuve de ma défaite, pouvaient paraître excessives, et ne m'ont jamais paru suffisantes. Descendue dans mon cœur, j'y ai étudié celui des autres. J'y ai vu qu'il n'est personne qui n'y conserve un secret qu'il lui importe qui ne soit point dévoilé : vérité que l'antiquité paraît avoir mieux connue que nous, et dont l'histoire de Samson pourrait n'être qu'un ingénieux emblème. Nouvelle Dalila, j'ai toujours, comme elle, employé ma puissance à surprendre ce secret important. De combien de nos Samsons modernes, ne

20 tiens-je pas la chevelure sous le ciseau ! Et ceux-là, j'ai cessé de les craindre ; ce sont les seuls que je me sois permis d'humilier quelquefois. Plus souple avec les autres, l'art de les rendre infidèles pour éviter de leur paraître volage, une feinte amitié, une apparente confiance, quelques procédés généreux, l'idée flatteuse et que chacun conserve d'avoir été mon seul amant, m'ont obtenu leur discrétion. Enfin, quand ces moyens m'ont manqué, j'ai su, prévoyant mes ruptures, étouffer d'avance, sous le ridicule ou la calomnie, la confiance que ces hommes dangereux auraient pu obtenir.

25 Ce que je vous dis là, vous me le voyez pratiquer sans cesse ; et vous doutez de ma prudence ! Hé bien ! rappelez-vous le temps où vous me rendîtes vos premiers soins : jamais hommage ne me flatta autant ; je vous désirais avant de vous avoir vu. Séduite par votre réputation, il me semblait que vous manquiez à ma gloire ; je brûlais de vous combattre corps à corps. C'est le seul de mes goûts qui ait jamais pris un moment d'empire sur moi. Cependant, si vous eussiez voulu me perdre, quels moyens eussiez-vous trouvés ? de vains discours qui ne laissent aucune trace après eux, que votre

30 réputation même eût aidé à rendre suspects, et une suite de faits sans vraisemblance, dont le récit sincère aurait eu l'air d'un roman mal tissé. À la vérité, je vous ai depuis livré tous mes secrets : mais vous savez quels intérêts nous unissent, et si, de nous deux, c'est moi qu'on doit taxer d'imprudence.

Puisque je suis en train de vous rendre compte, je veux le faire exactement. Je vous entends d'ici me dire que je suis au moins à la merci de ma femme de chambre ; en effet, si elle n'a pas le secret de mes sentiments, elle a celui de mes

35 actions. Quand vous m'en parlâtes jadis, je vous répondis seulement que j'étais sûre d'elle ; et la preuve que cette réponse suffit alors à votre tranquillité, c'est que vous lui avez confié depuis, et pour votre compte, des secrets assez dangereux. Mais à présent que Prévan vous donne de l'ombrage, et que la tête vous en tourne, je me doute bien que vous ne me croyez plus sur parole. Il faut donc vous édifier.

Premièrement, cette fille est ma sœur de lait, et ce lien qui ne nous en paraît pas un, n'est sans force pour les gens de

40 cet état ; de plus, j'ai son secret, et mieux encore ; victime d'une folie de l'amour, elle était perdue si je ne l'eusse sauvée. Ses parents, tout hérissés d'honneur, ne voulaient pas moins que la faire enfermer. Ils s'adressèrent à moi. Je vis, d'un coup d'œil, combien leur courroux pouvait m'être utile. Je le secondai et sollicitai l'ordre, que j'obtins. Puis, passant tout à coup au parti de la clémence auquel j'amenai ses parents, et profitant de mon crédit auprès du vieux ministre, je les fis tous

45 consentir à me laisser dépositaire de cet ordre, et maîtresse d'en arrêter ou demander l'exécution, suivant que je jugerais du mérite de la conduite future de cette fille. Elle sait donc que j'ai son sort entre les mains ; et quand, par impossible, ces moyens puissants ne l'arrêteraient point, n'est-il pas évident que sa conduite dévoilée et sa punition authentique ôteraient bientôt toute créance à ses discours ?

À ces précautions que j'appelle fondamentales, s'en joignent mille autres, ou locales, ou d'occasion, que la réflexion et l'habitude font trouver au besoin ; dont le détail serait minutieux, mais dont la pratique est importante, et qu'il faut vous

50 donner la peine de recueillir dans l'ensemble de ma conduite, si vous voulez parvenir à les connaître.

Mais de prétendre que je me donne tant de soins pour n'en pas retirer de fruits ; qu'après m'être autant élevée au-dessus des autres femmes par mes travaux pénibles, je consente à ramper comme elles dans ma marche, entre l'imprudence et la timidité ; que surtout je puisse redouter un homme au point de ne plus voir mon salut que dans la fuite ? Non, Vicomte, jamais. Il faut vaincre ou périr. Quant à Prévan, je veux l'avoir, et je l'aurai ; il veut le dire, et il ne le dira

55 pas : en deux mots, voilà notre roman. Adieu.

* **ROGER VAILLAND** *Le Regard froid* (1963)

Dans un texte daté de 1950, il définit les quatre figures du libertinage en fondant sa réflexion sur ce qu'il considère comme le chef-d'œuvre de la littérature libertine : Les Liaisons dangereuses.

Le principe de ce jeu est de *prendre* sans se laisser prendre, de séduire sans être soi-même séduit, d'obtenir ces plaisirs dont la marquise nous dit que l'amour « n'est au plus que le prétexte » sans se laisser mystifier³ par les illusions de l'amour. C'est un principe de raison, digne du « Siècle des Lumières » : ne pas prendre le prétexte pour la réalité, la réalité pour le prétexte.

Ceci étant établi le jeu se décompose en quatre figures.

Le choix.

La première figure est *le choix*, qui doit être méritoire. Ne pas confondre le libertin avec le *coureur de jupons*, *l'homme à femmes*. Un champion aux échecs ne s'attaque pas à un débutant ou à un étourdi, un libertin ne trouve aucun plaisir à conquérir une femme *facile*. [...] Valmont choisit la Présidente de Tourvel, vertu sans tache, caractère ferme, soutenue dans sa défense par une piété⁴ sincère et tous les préjugés de la bourgeoisie.

La séduction.

La deuxième figure est *la séduction*. L'esprit en est voisin de celui de la chasse à courre : la victime ne doit pas être tirée mais forcée [...] Le récit de la *séduction* de la Présidente de Tourvel fait l'essentiel des *Liaisons*.

La chute.

La troisième figure est *la chute*. Elle n'intervient que lorsque la victime est *aux abois* (« moment où le cerf, serré par les chiens qui aboient après lui, est à l'extrémité »). Elle doit s'exécuter rapidement, nettement, sans reprise ni fioriture⁵, comme la mise à mort du taureau. [...] L'exécution de la troisième figure doit pouvoir être *vérifiée*. Même un libertin illustre comme Valmont, peut, par vanité, tricher. D'où l'importance de *la preuve*. La plus classique est la correspondance de la victime. [...]

La rupture.

La quatrième figure est *la rupture* qui doit être exécutée dans un délai aussi rapproché que possible de la précédente; sinon, le séducteur prêterait à laisser croire qu'il a lui-même été séduit, qu'il a pris le prétexte pour la réalité, qu'il n'a pas joué; ou qu'il a triché. La rupture est la *moralité* du libertinage.

³ tromper

⁴ Foi, attachement à Dieu et à la religion.

⁵ Ornement excessif, qui surcharge.

LUMIERES ET PEINTURE

* Joseph WRIGHT, *L'expérience de la pompe à air*, 1768



* Jean-Honoré FRAGONARD, *Le Colin-Maillard*, vers 1760



* Jean-Honoré FRAGONARD, *Les hasards heureux de l'escarpolette*, 1760



* Jean-Baptiste Siméon CHARDIN, *L'Enfant au toton*, 1738



* Jean Baptiste Siméon CHARDIN, La Fillette au volant, vers 1740



* Antoine WATTEAU, Embarquement pour l'île de Cythère, 1717



* Antoine WATTEAU, Pierrot, 1717-1719 (?)



* Jean Siméon CHARDIN, La Raie, 1728



* Jean-Baptiste GREUZE, *L'Accordée de village*, 1761



* Jean-Baptiste GREUZE, « *La malédiction paternelle- Le Fils ingrat* », 1777



* Jean Baptiste GREUZE, « *La malédiction paternelle- Le Fils puni* », 1778



* Jean-Baptiste FRAGONARD, *Le Verrou*, 1776-1779



SÉQUENCE 2 : *Le Diable au corps*, Raymond Radiguet (1923)

Lecture analytique n° 1 : chapitre 4, « la rencontre avec Marthe : une scène de rencontre originale.

Je fus attristé de cette réponse, et je priai Dieu de ne point voir Marthe quand elle aurait l'âge de sa mère.
Voulant dissiper le malaise de cette réponse pénible, et ne comprenant pas que, pénible, elle ne pouvait l'être que pour moi, puisque heureusement Marthe ne voyait point sa mère avec mes yeux, je lui dis :
– Vous avez tort de vous coiffer de la sorte, les cheveux lisses vous iraient mieux.
Je restai terrifié, n'ayant jamais dit pareille chose à une femme.
Je pensais à la façon dont j'étais coiffé, moi.
– Vous pourrez le demander à maman (comme si elle avait besoin de se justifier !) ; d'habitude, je ne me coiffe pas si mal, mais j'étais déjà en retard et je craignais de manquer le second train. D'ailleurs, je n'avais pas l'intention d'ôter mon chapeau.
« Quelle fille était-ce donc, pensais-je, pour admettre qu'un gamin la querelle à propos de ses mèches ? »
J'essayais de deviner ses goûts en littérature ; je fus heureux qu'elle connût Baudelaire et Verlaine¹, charmé de la façon dont elle aimait Baudelaire, qui n'était pourtant pas la mienne. J'y discernais une révolte. Ses parents avaient fini par admettre ses goûts. Marthe leur en voulait que ce fût par tendresse. Son fiancé, dans ses lettres, lui parlait de ce qu'il lisait, et s'il lui conseillait certains livres, il lui en défendait d'autres. Il lui avait défendu *Les Fleurs du mal*². Désagréablement surpris d'apprendre qu'elle était fiancée, je me réjouis de savoir qu'elle désobéissait à un soldat assez nigaud pour craindre Baudelaire. Je fus heureux de sentir qu'il devait souvent choquer Marthe. Après la première surprise désagréable, je me félicitai de son étroitesse, d'autant mieux que j'eusse craint, s'il avait lui aussi

notes

1. Baudelaire et Verlaine : Baudelaire (1821-1867) et Verlaine (1844-1896) étaient encore considérés à l'époque comme des poètes sulfureux dont la lecture était proscrite pour les jeunes filles.

2. *Les Fleurs du mal* : recueil de Charles Baudelaire paru en 1857 et dont certains poèmes ont été interdits pour outrages à la morale publique – interdiction levée seulement

en 1949, par la cour de Cassation, qui réhabilite Baudelaire.

Quand le train entra en gare, Marthe était debout sur le marchepied du wagon. « Attends bien que le train s'arrête », lui cria sa mère... Cette imprudente me charma.
Sa robe, son chapeau, très simples, prouvaient son peu d'estime pour l'opinion des inconnus. Elle donnait la main à un petit garçon qui paraissait avoir onze ans. C'était son frère, enfant pâle, aux cheveux d'albinos¹, et dont tous les gestes trahissaient la maladie.
Sur la route, Marthe et moi marchions en tête. Mon père marchait derrière, entre les Grangier.
Mes frères, eux, bâillaient, avec ce nouveau petit camarade chétif, à qui l'on défendait de courir.
Comme je complimentais Marthe sur ses aquarelles, elle me répondit modestement que c'étaient des études. Elle n'y attachait aucune importance. Elle me montrerait mieux, des fleurs « stylisées ». Je jugeai bon, pour la première fois, de ne pas lui dire que je trouvais ces sortes de fleurs ridicules.
Sous son chapeau elle ne pouvait bien me voir. Moi, je l'observais.
– Vous ressemblez peu à madame votre mère, lui dis-je.
C'était un madrigal².
– On me le dit quelquefois ; mais, quand vous viendrez à la maison, je vous montrerai des photographies de maman lorsqu'elle était jeune, je lui ressemble beaucoup.

notes

1. albinos : personne atteinte d'albinisme, c'est-à-

dire qui n'a pas de pigments dans la peau.

2. madrigal : bref poème ou compliment galant.

450 goûté *Les Fleurs du mal*, que leur futur appartement ressemblât à celui de *La Mort des amants*¹. Je me demandai ensuite ce que cela pouvait bien me faire.

Son fiancé lui avait aussi défendu les académies de dessin². Moi qui n'y allais jamais, je lui proposai de l'y conduire, ajoutant que j'y travaillais souvent. Mais, craignant ensuite que mon mensonge fût découvert, je la priai de n'en point parler à mon père. Il ignorait, dis-je, que je manquais des cours de gymnastique pour me rendre à la Grande-Chaumière³. Car je ne voulais pas qu'elle pût se figurer que je cachais l'académie à mes parents, parce qu'ils me défendaient de voir des femmes nues. J'étais heureux qu'il se fit un secret entre nous, et moi, timide, me sentais déjà tyrannique avec elle.

J'étais fier aussi d'être préféré à la campagne, car nous n'avions pas encore fait allusion au décor de notre promenade. Quelquefois ses parents l'appelaient : « Regarde, Marthe, à ta droite, comme les coteaux de Chennevières sont jolis », ou bien son frère s'approchait d'elle et lui demandait le nom d'une fleur qu'il venait de cueillir. Elle leur accordait d'attention distraite juste assez pour qu'ils ne se fâchassent point.

470 Nous nous assîmes dans les prairies d'Ormesson. Dans ma candeur⁴, je regrettais d'avoir été si loin, et d'avoir tellement précipité les choses. « Après une conversation moins sentimentale, plus naturelle, pensai-je, je pourrais éblouir Marthe, et m'attirer la bienveillance de ses parents, en racontant le passé de ce village. » Je m'en abstins. Je croyais avoir des raisons profondes, et pensais qu'après tout ce qui s'était passé, une conversation tellement en dehors de nos inquiétudes communes ne

notes

1. *La Mort des amants* : sonnet des *Fleurs du mal* dont les deux premiers vers indiquent : « Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères, / Des divans profonds comme des tombeaux ».

2. académies de dessin : on y étudiait le dessin, la peinture, d'après un modèle nu.

3. Grande-Chaumière : rue du quartier du Montparnasse, où se retrouvaient les peintres en vogue à l'époque et

où était située l'académie de peinture fréquentée par le narrateur.

4. candeur : naïveté, innocence. Candide, héros éponyme du conte de Voltaire, est un exemple de candeur.

480 pourrait que rompre le charme. Je croyais qu'il s'était passé des choses graves. C'était d'ailleurs vrai, simplement, je le sus dans la suite, parce que Marthe avait faussé notre conversation dans le même sens que moi. Mais moi qui ne pouvais m'en rendre compte, je me figurais lui avoir adressé des paroles significatives. Je croyais avoir déclaré mon amour à une personne insensible. J'oubliais que M. et Mme Grangier eussent pu entendre sans le moindre inconvénient tout ce que j'avais dit à leur fille ; mais, moi, aurais-je pu le lui dire en leur présence ?

485 – Marthe ne m'intimide pas, me répétais-je. Donc, seuls ses parents et mon père m'empêchent de me pencher sur son cou et de l'embrasser.

490 Profondément en moi, un autre garçon se félicitait de ces trouble-fête. Celui-ci pensait :

– Quelle chance que je ne me trouve pas seul avec elle ! Car je n'oserais pas davantage l'embrasser, et n'aurais aucune excuse. Ainsi triche le timide.

Un jour, à midi, mes frères revinrent de l'école en nous criant que Marthe était morte.

2790 La foudre qui tombe sur un homme est si prompte qu'il ne souffre pas. Mais c'est pour celui qui l'accompagne un triste spectacle. Tandis que je ne ressentais rien, le visage de mon père se décomposait. Il poussa mes frères. « Sortez, bégaya-t-il. Vous êtes fous, vous êtes fous. » Moi, j'avais la sensation de durcir, de refroidir, de me pétrifier. Ensuite, comme une seconde
2795 déroule aux yeux d'un mourant tous les souvenirs d'une existence, la certitude me dévoila mon amour avec tout ce qu'il avait de monstrueux. Parce que mon père pleurait, je sanglotais.

Alors, ma mère me prit en main. Les yeux secs, elle me soigna froidement, tendrement, comme s'il se fût agi d'une scarlatine¹.

2800 Ma syncope expliqua le silence de la maison, les premiers jours, à mes frères. Les autres jours, ils ne comprirent plus. On ne leur avait jamais interdit les jeux bruyants. Ils se taisaient. Mais, à midi, leurs pas sur les dalles du vestibule me faisaient perdre connaissance comme s'ils eussent dû chaque fois m'annoncer la mort de Marthe.

2805 Marthe! Ma jalousie la suivant jusque dans la tombe, je souhaitais qu'il n'y eût rien après la mort. Ainsi, est-il insupportable que la personne que nous aimons se trouve en nombreuse compagnie dans une fête où nous ne sommes pas. Mon cœur était à l'âge où l'on ne pense pas encore à l'avenir. Oui, c'est
2810 bien le néant que je désirais pour Marthe, plutôt qu'un monde nouveau, où la rejoindre un jour.

passage analysé

* STENDHAL, La Chartreuse de Parme

Il attacha sa corde enfin débrouillée à une ouverture pratiquée dans le parapet pour l'écoulement des eaux, il monta sur ce même parapet, et pria Dieu avec ferveur, puis, comme un héros des temps de chevalerie, il pensa un instant à Clélia⁶. « Combien je suis différent, se dit-il, du Fabrice léger et libertin qui entra ici il y a neuf mois ! » Enfin il se mit à descendre cette étonnante hauteur. Il agissait mécaniquement, dit-il, et comme il eût fait en plein jour, descendant devant des amis, pour gagner un pari. Vers le milieu de la hauteur, il sentit tout à coup ses bras perdre leur force ; il croit même qu'il lâcha la corde un instant ; mais bientôt il la reprit ; peut-être, dit-il, il se retint aux broussailles sur lesquelles il glissait et qui l'écorchaient. Il éprouvait de temps à autre une douleur atroce entre les épaules, elle allait jusqu'à lui ôter la respiration. Il y avait un mouvement d'ondulation fort incommode ; il était renvoyé sans cesse de la corde aux broussailles. Il fut touché par plusieurs oiseaux assez gros qu'il réveillait et qui se jetaient sur lui en s'envolant. Les premières fois il crut être atteint par des gens descendant de la citadelle par la même voie que lui pour le poursuivre, et il s'apprêtait à se défendre. Enfin il arriva au bas de la grosse tour sans autre inconvénient que d'avoir les mains en sang. Il raconte que depuis le milieu de la tour, le talus qu'elle forme lui fut fort utile ; il frottait le mur en descendant, et les plantes qui croissaient entre les pierres le retenaient beaucoup. En arrivant en bas dans les jardins des soldats, il tomba sur un acacia qui, vu d'en haut, lui semblait avoir quatre ou cinq pieds de hauteur, et qui en avait réellement quinze ou vingt. Un ivrogne qui se trouvait là endormi le prit pour un voleur. En tombant de cet arbre, Fabrice se démit presque le bras gauche. Il se mit à fuir vers le rempart, mais, à ce qu'il dit, ses jambes lui semblaient comme du coton, il n'avait plus aucune force. Malgré le péril, il s'assit et but un peu d'eau-de-vie qui lui restait. Il s'endormit quelques minutes au point de ne plus savoir où il était ; en se réveillant il ne pouvait comprendre comment, se trouvant dans sa chambre, il voyait des arbres. Enfin la terrible vérité revint à sa mémoire. Aussitôt il marcha vers le rempart ; il y monta par un grand escalier. La sentinelle, qui était placée tout près, ronflait dans sa guérite. Il trouva une pièce de canon gisant dans l'herbe ; il y attacha sa troisième corde ; elle se trouva un peu trop courte, et il tomba dans un fossé bourbeux où il pouvait y avoir un pied d'eau. Pendant qu'il se relevait et cherchait à se reconnaître, il se sentit saisi par deux hommes : il eut peur un instant ; mais bientôt il entendit prononcer près de son oreille et à voix basse :

– Ah ! *monsignor ! monsignor !*

Il comprit vaguement que ces hommes appartenaient à la duchesse ; aussitôt il s'évanouit profondément. Quelque temps après il sentit qu'il était porté par des hommes qui marchaient en silence et fort vite ; puis on s'arrêta, ce qui lui donna beaucoup d'inquiétude. Mais il n'avait ni la force de parler ni celle d'ouvrir les yeux ; il sentit qu'on le serrait ; tout à coup il reconnut le parfum des vêtements de la duchesse. Ce parfum le ranima ; il ouvrit les yeux ; il put prononcer les mots :

– Ah ! chère amie !

Puis il s'évanouit de nouveau profondément.

* DUMAS, Le Comte de Monte-Cristo

⁶ Clélia : la jeune fille dont Fabrice est amoureux.

La porte s'ouvrit, une lumière voilée parvint aux yeux de Dantès. Au travers de la toile qui le couvrait, il vit deux ombres s'approcher de son lit. Une troisième à la porte, tenant un falot⁷ à la main. Chacun des deux hommes, qui s'étaient approchés du lit, saisit le sac par une de ses extrémités.

« C'est qu'il est encore lourd, pour un vieillard si maigre ! dit l'un d'eux en le soulevant par la tête.

– On dit que chaque année ajoute une demi-livre au poids des os, dit l'autre en le prenant par les pieds.

– As-tu fait ton nœud ? demanda le premier.

– Je serais bien bête de nous charger d'un poids inutile, dit le second, je le ferai là-bas.

– Tu as raison ; partons alors. »

On transporta le prétendu mort du lit sur la civière. Edmond se raidissait pour mieux jouer son rôle de trépassé. On le posa sur la civière ; et le cortège, éclairé par l'homme au falot, qui marchait devant, monta l'escalier.

Tout à coup, l'air frais et âpre de la nuit l'inonda. Dantès reconnut le mistral. Ce fut une sensation subite, pleine à la fois de délices et d'angoisses.

Les porteurs firent une vingtaine de pas, puis ils s'arrêtèrent et déposèrent la civière sur le sol.

Un des porteurs s'éloigna, et Dantès entendit ses souliers retentir sur les dalles.

« Où suis-je donc ? » se demanda-t-il.

« Sais-tu qu'il n'est pas léger du tout ! » dit celui qui était resté près de Dantès en s'asseyant sur le bord de la civière.

Le premier sentiment de Dantès avait été de s'échapper, heureusement il se retint.

« Éclaire-moi donc, animal, dit celui des deux porteurs qui s'était éloigné, ou je ne trouverai jamais ce que je cherche. »

L'homme au falot obéit à l'injonction, quoique, comme on l'a vu, elle fût faite en termes peu convenables.

« Que cherche-t-il donc ? se demanda Dantès. Une bêche sans doute. »

Une exclamation de satisfaction indiqua que le fossoyeur avait trouvé ce qu'il cherchait.

« Enfin, dit l'autre, ce n'est pas sans peine.

– Oui, répondit-il, mais il n'aura rien perdu pour attendre »

À ces mots, il se rapprocha d'Edmond, qui entendit déposer près de lui un corps lourd et retentissant ; au même moment, une corde entoura ses pieds d'une vive et douloureuse pression.

« Eh bien, le nœud est-il fait ? demanda celui des fossoyeurs qui était resté inactif.

– Et bien fait, dit l'autre ; je t'en réponds.

– En ce cas, en route. »

Et la civière soulevée reprit son chemin.

On fit cinquante pas à peu près, puis on s'arrêta pour ouvrir une porte, puis on se remit en route. Le bruit des flots se brisant contre les rochers sur lesquels est bâti le château arrivait plus distinctement à l'oreille de Dantès à mesure que l'on avançait.

« Mauvais temps ! dit un des porteurs, il ne fera pas bon d'être en mer cette nuit.

– Oui, l'abbé court grand risque d'être mouillé », dit l'autre – et ils éclatèrent de rire.

Dantès ne comprit pas très bien la plaisanterie, mais ses cheveux ne s'en dressèrent pas moins sur sa tête.

« Bon, nous voilà arrivés ! reprit le premier.

– Plus loin, plus loin, dit l'autre, tu sais bien que le dernier est resté en route, brisé sur les rochers, et que le gouverneur nous a dit le lendemain que nous étions des fainéants. »

On fit encore quatre ou cinq pas en montant toujours, puis Dantès sentit qu'on le prenait par la tête et par les pieds et qu'on le balançait.

« Une, dirent les fossoyeurs.

– Deux.

– Trois ! »

En même temps, Dantès se sentit lancé, en effet, dans un vide énorme, traversant les airs comme un oiseau blessé, tombant, tombant toujours avec une épouvante qui lui glaçait le cœur. Quoique tiré en bas par quelque chose de pesant qui précipitait son vol rapide, il lui sembla que cette chute durait un siècle. Enfin, avec un bruit épouvantable, il entra comme une flèche dans une eau glacée qui lui fit pousser un cri, étouffé à l'instant même par l'immersion.

Dantès avait été lancé dans la mer, au fond de laquelle l'entraînait un boulet de trente-six attaché à ses pieds.

La mer est le cimetière du château d'If.

⁷ falot : lanterne.

La scène se déroule dans le port de Toulon où est amarré un vaisseau de guerre, l'Orion. Victime d'un accident, un matelot, accroché à l'un des mâts du navire, est sur le point de tomber à la mer et de se noyer. Le forçat Jean Valjean, qui travaille sur le pont du navire, grimpe le long du mât pour lui porter secours. Il en profitera pour s'échapper, en simulant une noyade...

En un clin d'œil il fut sur la vergue⁸. Il s'arrêta quelques secondes et parut la mesurer du regard. Ces secondes, pendant lesquelles le vent balançait le gabier à l'extrémité d'un fil, semblèrent des siècles à ceux qui regardaient. Enfin le forçat leva les yeux au ciel, et fit un pas en avant. La foule respira. On le vit parcourir la vergue en courant. Parvenu à la pointe, il y attacha un bout de la corde qu'il avait apportée, et laissa pendre l'autre bout, puis il se mit à descendre avec les mains le long de cette corde, et alors ce fut une inexplicable angoisse, au lieu d'un homme suspendu sur le gouffre, on en vit deux.

On eût dit une araignée venant saisir une mouche ; seulement ici l'araignée apportait la vie et non la mort. Dix mille regards étaient fixés sur ce groupe. Pas un cri, pas une parole, le même frémissement fronçait tous les sourcils. Toutes les bouches retenaient leur haleine, comme si elles eussent craint d'ajouter le moindre souffle au vent qui secouait les deux misérables.

Cependant le forçat était parvenu à s'affaler près du matelot. Il était temps ; une minute de plus, l'homme, épuisé et désespéré, se laissait tomber dans l'abîme ; le forçat l'avait amarré solidement avec la corde à laquelle il se tenait d'une main pendant qu'il travaillait de l'autre.

Enfin on le vit remonter sur la vergue et y haler⁹ le matelot ; il le soutint là un instant pour lui laisser reprendre des forces, puis il le saisit dans ses bras et le porta, en marchant sur la vergue jusqu'au chouquet, et de là dans la hune¹⁰ où il le laissa dans les mains de ses camarades.

À cet instant la foule applaudit ; il y eut de vieux argousins de chiourme¹¹ qui pleurèrent, les femmes s'embrassaient sur le quai, et l'on entendit toutes les voix crier avec une sorte de fureur attendrie : « La grâce de cet homme ! »

Lui, cependant, s'était mis en devoir de redescendre immédiatement pour rejoindre sa corvée. Pour être plus promptement arrivé, il se laissa glisser dans le gréement et se mit à courir sur une basse vergue. Tous les yeux le suivaient. À un certain moment, on eut peur ; soit qu'il fût fatigué, soit que la tête lui tournât, on crut le voir hésiter et chanceler. Tout à coup la foule poussa un grand cri, le forçat venait de tomber à la mer.

La chute était périlleuse. La frégate l'*Algésiras* était mouillée auprès de l'*Orion*, et le pauvre galérien était tombé entre les deux navires. Il était à craindre qu'il ne glissât sous l'un ou sous l'autre. Quatre hommes se jetèrent en hâte dans une embarcation. La foule les encourageait, l'anxiété était de nouveau dans toutes les âmes. L'homme n'était pas remonté à la surface. Il avait disparu dans la mer sans y faire un pli, comme s'il fût tombé dans une tonne d'huile. On sonda, on plongea. Ce fut en vain. On chercha jusqu'au soir ; on ne retrouva pas même le corps.

Le lendemain, le journal de Toulon imprimait ces quelques lignes : – « 17 novembre 1823. – Hier, un forçat, de corvée à bord de l'*Orion*, en revenant de porter secours à un matelot, est tombé à la mer et s'est noyé. On n'a pu retrouver son cadavre. On présume qu'il se sera engagé sous le pilotis de la pointe de l'Arsenal. Cet homme était écroué sous le n° 9430 et se nommait Jean Valjean. »

⁸ Il s'agit de Jean Valjean. La vergue est la partie supérieure du mât.

⁹ haler : tirer à soi à l'aide d'un cordage.

¹⁰ Le chouquet et la hune désignent des emplacements situés sur la partie inférieure du mât.

¹¹ Les agents chargés de la surveillance des bagnards.

Documents complémentaires :

BARBUSSE, *Le Feu*, 1916, « l'assaut »

Le talus, de tous côtés, s'est couvert d'hommes qui se mettent à dévaler en même temps que nous [...]. Nous traversons nos fils de fer par les passages. On ne tire pas encore sur nous. Des maladroits font des faux pas et se relèvent. On se reforme de l'autre côté du réseau, puis on se met à dégringoler la pente un peu plus vite : une accélération instinctive s'est produite dans le mouvement [...].

5 Brusquement, devant nous, sur toute la largeur de la descente, de sombres flammes s'élancent en frappant l'air de détonations épouvantables. En ligne de gauche à droite, des fusants sortent du ciel, des explosifs sortent de la terre. [...] C'est le barrage. Il faut passer dans ce tourbillon de flammes et ces horribles nuées verticales. On passe. On est passé, au hasard : j'ai vu, ça et là, des formes tournoyer, s'enlever et se coucher, éclairées d'un brusque reflet d'au-delà. [...]

10 En avant ! Maintenant, on court presque. On en voit qui tombent tout d'une pièce, la face en avant, d'autres qui échouent, humblement, comme s'ils s'asseyaient par terre. On fait de brusques écarts pour éviter les morts allongés, sages et raides, ou bien cabrés, et aussi, pièges plus dangereux, les blessés qui se débattent et qui s'accrochent.

DORGELES, *Les croix de bois*, 1919, « le fusillé »

L'homme s'est effondré en tas retenu au poteau, par ses poings liés. Le mouchoir, en bandeau, lui fait comme une couronne. Livide, l'aumônier dit une prière, les yeux fermés pour ne plus voir. [...]

Oh ! Être obligé de voir ça, et garder, pour toujours dans sa mémoire, son cri de bête, ce cri atroce où l'on sentait la peur, l'horreur, la prière, tout ce que peut hurler un homme qui brusquement voit la mort devant lui. La Mort : un
5 petit pieu de bois et huit hommes blêmes, l'arme au pied Ce long cri s'est enfoncé dans nos cœurs à tous, comme un clou. Et soudain, dans ce râle affreux, qu'écoutait tout un régiment horrifié, on a compris des mots, une supplication d'agonie : « Demandez pardon pour moi...Demandez pardon au colonel... »

Il s'est jeté par terre, pour mourir moins vite, et on l'a traîné au poteau par les bras, inerte, hurlant. Jusqu'au bout il a crié. On entendait : « Mes petits enfants...Mon colonel... » Son sanglot déchirait ce silence d'épouvante et
10 les soldats tremblants n'avaient plus qu'une idée : « Oh ! vite...vite...que ça finisse ». [...]

Le craquement tragique d'une salve. Un coup de feu, tout seul : le coup de grâce. C'était fini...

Il a fallu défiler devant son cadavre, après. La musique s'était mise à jouer *Mourir pour la patrie* et les compagnies déboîtaient l'une après l'autre, le pas mou. [...]

En passant devant le poteau, on détournait la tête. Nous n'osions pas même nous regarder l'un l'autre, blafards, les
15 yeux creux, comme si nous venions de faire un mauvais coup. [...]

- L'autre nuit, après l'attaque, on l'a désigné de patrouille. Comme il avait déjà marché la veille, il a refusé. Voilà... !

- Tu le connaissais ?

- Oui, c'était un gars de Cotteville. Il avait deux gosses.

20 - Deux gosses ; grands comme son poteau...

- t'auras beau raconter, on t'croira pas.

Pas par méchanceté, ou par amour de se ficher d' toi, mais pa'ce qu'on n'pourra pas. Quand tu diras plus tard, si t'es encore vivant pour placer ton mot : « on a fait des travaux d'nuit, on a été sonné, pis on a manqué s'enliser », on répondra : « Ah ! » ptêt qu'on dira : « Vous n'avez pas dû rigoler lourd pendant l'affaire ». C'est tout, personne ne saura. I'n'y aura que toi

-Non pas même nous, pas même nous s'écria quelqu'un.

-Jdis comme toi, moi : nous oublierons, nous oublions déjà, mon pauvre vieux

- Nous en avons déjà trop vu ! [...] On est pas fabriqué pour contenir ça. ; Ça fout le camp d'tous les côtés ; on est trop petit

- un peu qu'on oublie ! [...] l'éreintement jusqu'à ne plus savoir son nom, les piétinements et les immobilités qui vous broient, les travaux qui dépassent les forces, les veilles sans borne, à guetter l'ennemi qui est partout dans la nuit, et à lutter contre le sommeil, et l'oreiller de fumier et de poux. Même les sales coups où s'y mettent les marmites et les mitrailleuses, les mines, les gaz asphyxiants, les contre-attaques. On est plein de l'émotion de la réalité du moment, et on a raison. Mais tout ça s'use dans vous et s'en va on ne sait comment, on ne sait où et i'ne reste plus que les noms, qu'les mots de la chose, comme dans un communiqué.

Y'a des lettres de moi que j'ai relues comme si c'était un livre que j'ouvrais.

Le personnage de roman : héros ?

* CHRETIEN DE TROYES, *La Chanson de Roland*, vers l'an 1100. (Manuel p. 101, exercice 2)

2 Classez les mots qui relèvent du registre épique dans le texte suivant (adjectifs, noms, verbes). Quels champs lexicaux pouvez-vous identifier ?

Le comte Roland affronte les Sarrasins.

Margariz¹ est un très vaillant chevalier, et beau, et fort, et agile, et léger. Il éperonne son cheval et va frapper Olivier. Il lui brise son écu sous la boucle d'or pur et lui porte un coup de
5 lance le long des côtes. Dieu garde Olivier : son corps n'a pas été touché. La hampe se brise, il n'est pas renversé. Margariz va plus loin, sans encombre, il sonne sa trompe pour rallier les siens.

La bataille est merveilleuse et générale. Le
10 comte Roland ne se ménage pas. Il frappe de sa lance tant que la hampe lui dure, mais quinze coups l'ont brisée et détruite. Il tire alors Durendal, sa bonne épée, toute nue ; il pique son cheval et va frapper Chernuble ; il lui rompt le
15 heaume où luisent des escarboucles, il lui tranche la coiffe et la chevelure, il lui tranche la face et les yeux, et son blanc haubert dont la maille est très fine, et tout le corps jusqu'à l'enfourchure.

La Chanson de Roland, vers l'an 1100.

1. **Margariz** est un chevalier sarrasin, comme **Chernuble** un peu plus bas.

* STENDHAL, *La Chartreuse de Parme*, Chapitre 3, « Fabrice à la bataille de Waterloo », 1839

Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

- Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte.

Et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

- Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?

- Pardi, c'est le maréchal !

- Quel maréchal ?

- Le maréchal Ney, bêta ! Ah ça ! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se

débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

« Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. » A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

* Joseph KESSEL, *L'armée des ombres*, chapitre 5, « Notes de Philippe Gerbier », 1972

Or, parce que j'ai été à Londres, je risque de devenir un objet de culte. Je l'ai vu à la façon dont m'a traité l'architecte. C'est un homme de caractère et d'esprit pondérés. Il me regardait pourtant comme si j'étais un être un peu miraculeux. Que je sois revenu ne l'étonnait pas trop. Mais le fait que j'ai passé quelques semaines à Londres, que j'ai respiré l'air de Londres, que j'ai fréquenté les gens de Londres, le bouleversait. Il considérait ces vacances, ces jours de confort et de sécurité, comme un acte du mérite le plus rare. [...] moi, je reviens de Londres. Là-bas, le point de vue est entièrement renversé.

Là-bas, c'est vivre en France qui paraît admirable. La faim, le froid, les privations, les persécutions dont nous avons pris l'habitude par force, touchent là-bas l'imagination et la sensibilité à un point extrême. Quant aux gens de la résistance, ils suscitent une émotion presque mystique. On sent déjà se former la légende. Si je disais cela ici, je ferais hausser les épaules. Jamais une femme qui rechigne des heures entières dans les queues, pleure d'impuissance en voyant ses enfants s'anémier, maudit le gouvernement et l'ennemi qui lui enlèvent son mari pour l'envoyer en Allemagne et fait des basses auprès du crémier et du boucher pour avoir une goutte de lait ou un gramme de viande, jamais cette femme ne croira qu'elle est un être exceptionnel. Et jamais le garçon qui, chaque semaine transporte une vieille valise pleine de nos journaux clandestins, l'opérateur qui pianote nos messages de radio, la jeune fille qui tape mes rapports, le curé qui soigne nos blessés, et surtout Félix, et surtout le Bison, jamais ces gens ne croiront qu'ils sont des héros, et je ne le crois pas davantage.

Les opinions subjectives et les sentiments n'ont aucune valeur. La vérité est seulement dans les faits. Je veux, quand j'en aurai le loisir, tenir note quelques temps des faits que peut connaître un homme placé par les événements à un bon poste d'écoute de la résistance. Plus tard, avec le recul, ces détails accumulés feront une somme et me permettent de former un jugement.

Si je survis.

SÉQUENCE 3 <i>Paresse, inspiration et poésie</i>
--

Lecture analytique n° 1 : SAINT AMANT, « Le paresseux », *Poésies*, 1631

Accablé de paresse et de mélancolie,
Je rêve dans un lit où je suis fagoté,
Comme un lièvre sans os qui dort dans un pâté,
Ou comme Don Quichotte en sa morne folie.

5 Là, sans me soucier des guerres d'Italie,
Du comte Palatin, ni de sa royauté,
Je consacre un bel hymne à cette oisiveté
Où mon âme en langueur est comme ensevelie.

Je trouve ce plaisir si doux et si charmant,
10 Que je crois que les biens me viendront en dormant,
Puisque je vois déjà s'en enfler ma bedaine.

Et hais tant le travail, que, les yeux entrouverts,
Une main hors des draps, cher Baudoin, à peine
Ai-je pu me résoudre à t'écrire ces vers.

Lecture analytique n° 2 : Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal »,
XXII – « Parfum exotique », 1857

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone;

5 Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'oeil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
10 Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

Lecture analytique n° 3 : Théophile GAUTIER, *Premières Poésies*, 1833

Quand je n'ai rien à faire, et qu'à peine un nuage
Dans les champs bleus du ciel, flocon de laine, nage,
J'aime à m'écouter vivre, et, libre de soucis,
Loin des chemins poudreux, à demeurer assis
5 Sur un moelleux tapis de fougère et de mousse,
Au bord des bois touffus où la chaleur s'émousse.
Là, pour tuer le temps, j'observe la fourmi
Qui, pensant au retour de l'hiver ennemi,
Pour son grenier dérobe un grain d'orge à la gerbe,
10 Le puceron qui grimpe et se pend au brin d'herbe,
La chenille traînant ses anneaux veloutés,
La limace baveuse aux sillons argentés,
Et le frais papillon qui de fleurs en fleurs vole.
Ensuite je regarde, amusement frivole,
15 La lumière brisant dans chacun de mes cils,
Palissade opposée à ses rayons subtils,
Les sept couleurs du prisme, ou le duvet qui flotte
En l'air, comme sur l'onde un vaisseau sans pilote ;
Et lorsque je suis las je me laisse endormir,
20 Au murmure de l'eau qu'un caillou fait gémir,
Ou j'écoute chanter près de moi la fauvette,
Et là-haut dans l'azur gazouiller l'alouette.

Victor HUGO, « L'araignée et l'ortie », *Les Contemplations*, Livre III « Les luttes et les rêves », (1856).

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie,
 Parce qu'on les hait ;
 Et que rien n'exauce et que tout châtie
 Leur morne souhait ;
 5 Parce qu'elles sont maudites, chétives,
 Noirs êtres rampants ;
 Parce qu'elles sont les tristes captives
 De leur guet-apens ;
 Parce qu'elles sont prises dans leur oeuvre ;
 10 ô sort ! fatals noeuds !
 Parce que l'ortie est une couleuvre,
 L'araignée un gueux ;
 Parce qu'elles ont l'ombre des abîmes,
 Parce qu'on les fuit,
 15 Parce qu'elles sont toutes deux victimes
 De la sombre nuit.
 Passants, faites grâce à la plante obscure,
 Au pauvre animal.
 Plaignez la laideur, plaignez la piqure,
 20 Oh ! plaignez le mal !
 Il n'est rien qui n'ait sa mélancolie ;
 Tout veut un baiser.
 Dans leur fauve horreur, pour peu qu'on oublie
 De les écraser,
 25 Pour peu qu'on leur jette un oeil moins superbe¹,
 Tout bas, loin du jour,
 La mauvaise bête et la mauvaise herbe
 Murmurent : Amour !

1- ici, méprisant.

José Maria de HEREDIA, « Midi », « La Nature et le Rêve », *Les Trophées* (1893).

« Midi »

Pas un seul bruit d'insecte ou d'abeille en maraude¹,
 Tout dort sous les grands bois accablés de soleil
 Où le feuillage épais tamise² un jour pareil
 Au velours sombre et doux des mousses d'éméraude³.
 5 Criblant le dôme obscur, Midi splendide y rôde
 Et, sur mes cils mi-clos alanguis de sommeil,
 De mille éclairs furtifs forme un réseau vermeil⁴
 Qui s'allonge et se croise à travers l'ombre chaude.
 Vers la gaze de feu que trament les rayons
 10 Vole le frêle essaim des riches papillons
 Qu'enivrent la lumière et le parfum des sèves ;
 Alors mes doigts tremblants saisissent chaque fil,
 Et dans les mailles d'or de ce filet subtil,
 Chasseur harmonieux, j'emprisonne mes rêves.

1- en maraude : en quête de butin

2- tamiser : laisser passer en adoucissant

3- émeraude : pierre précieuse de couleur verte

4- vermeil : rouge foncé

5- gaze : étoffe légère et transparente.

Francis PONGE, « Ôde inachevée à la boue » (extrait), *Pièces*, 1962.

ÔDE INACHEVÉE À LA BOUE

La boue plaît aux cœurs nobles parce que constamment méprisée.

Notre esprit la honnit¹, nos pieds et nos roues l'écrasent. Elle rend la marche difficile et elle salit : voilà ce qu'on ne lui pardonne pas.

C'est de la boue ! dit-on des gens qu'on abomine, ou d'injures basses et intéressées. Sans souci de la honte qu'on lui inflige, du tort à jamais qu'on lui fait. Cette constante humiliation, qui la mériterait ? Cette atroce persévérance !

Boue si méprisée, je t'aime. Je t'aime à raison du mépris où l'on te tient.

De mon écrit, boue au sens propre, jaillis à la face de tes détracteurs !

Tu es si belle, après l'orage qui te fonde, avec tes ailes bleues !

Quand, plus que les lointains, le prochain devient sombre et qu'après un long temps de songerie funèbre, la pluie battant soudain jusqu'à meurtrir le sol fonde bientôt la boue, un regard pur l'adore : c'est celui de l'azur ragenouillé déjà sur ce corps limoneux² trop roué de charrettes hostiles, – dans les longs intervalles desquelles, pourtant, d'une sarcelle³ à son gué opiniâtre la constance et la liberté guident nos pas.

Ainsi devient un lieu sauvage le carrefour le plus amène, la sente⁴ la mieux poudrée.

La plus fine fleur du sol fait la boue la meilleure, celle qui se défend le mieux des atteintes du pied ; comme aussi de toute intention plasticienne. La plus alerte enfin à gicler au visage de ses contempteurs⁵.

Elle interdit elle-même l'approche de son centre, oblige à de longs détours, voire à des échasses.

Ce n'est peut-être pas qu'elle soit inhospitalière ou jalouse ; car, privée d'affection, si vous lui faites la moindre avance, elle s'attache à vous.

Chienne de boue, qui agrippe mes chausses et qui me saute aux yeux d'un élan importun !

Plus elle vieillit, plus elle devient collante et tenace. Si vous empiétez son domaine, elle ne vous lâche plus. Il y a en elle comme des lutteurs cachés, couchés par terre, qui agrippent vos jambes ; comme des pièges élastiques ; comme des lassos.

Ah comme elle tient à vous ! Plus que vous ne le désirez, dites-vous. Non pas moi. Son attachement me touche, je le lui pardonne volontiers.

1 - honnir : couvrir publiquement de honte

2 - limoneux : plein de limon, de boue

3 - sarcelle : canard sauvage

4 - sente : sentier

5 - contempteur : personne qui méprise, dénigre.

Philippe JACCOTTET, « Fruits », *Airs*, 1961-1964.

« FRUITS »

Dans les chambres des vergers ce sont des globes suspendus que la course du temps colore des lampes que le temps allume et dont la lumière est parfum

On respire sous chaque branche le fouet odorant de la hâte

Ce sont des perles parmi l'herbe

de nacre à mesure plus rosé

que les brumes sont moins lointaines

Des pendeloques¹ plus pesantes que moins de linge elles ornent

Comme ils dorment longtemps Sous les mille paupières vertes !

Et comme la chaleur

par la hâte avivée

leur fait le regard avide !

1 - pendeloques : cristaux attachés à un lustre

- Victor Hugo, « L'araignée et l'ortie », *Les Contemplations*, Livre III (1856).

- Paul ÉLUARD : « Notre vie », *Le Temps déborde*, 1947

Notre vie tu l'as faite elle est ensevelie
 Aurore d'une ville un beau matin de mai
 Sur laquelle la terre a refermé son poing
 Aurore en moi dix-sept années toujours plus claires
 5 Et la mort entre en moi comme dans un moulin

Notre vie disais-tu si contente de vivre
 Et de donner la vie à ceux que nous aimions
 Mais la mort a rompu l'équilibre du temps
 La mort qui vient la mort qui va la mort vécue
 10 La mort visible boit et mange à mes dépens

Morte visible Nush¹ invisible et plus dure
 Que la soif et la faim à mon corps épuisé
 Masque de neige sur la terre et sous la terre
 Sources des larmes dans la nuit masque d'aveugle
 15 Mon passé se dissout je fais place au silence.

1. Nush : Eluard l'épousa en 1934 ; sa mort, en 1946, le bouleversa.

- Victor HUGO : «Demain, dès l'aube...», « Pauca Meae¹ », *Les Contemplations*, 1856.

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
 Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
 J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
 Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

5 Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
 Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
 Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
 Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
 10 Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
 Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
 Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

3 septembre 1847².

1. titre latin (signifiant « quelques vers pour ma fille ») donné par Victor Hugo à une partie du recueil.

2. veille du douloureux anniversaire de la mort de Léopoldine, fille aînée de Hugo, décédée accidentellement le 4 septembre 1843.

- Pierre de RONSARD, « Sur la mort de Marie », sonnet CVIII, *Le Second Livre des Amours*, 1578.

Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose,
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'Aube de ses pleurs au point du jour l'arrose ;

- 5 La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur;
Mais battue, ou de pluie, ou d'excessive ardeur¹,
Languissante elle meurt, feuille à feuille déclose².

- Ainsi en ta première et jeune nouveauté,
10 Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque³ t'a tuée, et cendres tu reposes.

Pour obsèques⁴ reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif⁵ et mort, ton corps ne soit que roses.

1. chaleur.

2. ouverte.

3. divinité qui, dans la mythologie grecque, coupait le fil de la vie.

4. offrandes mortuaires.

5. vivant.

SÉQUENCE 4 : MUSSET, *On ne badine pas avec l'amour*

①

■ Scène 2

Le salon du Baron

Entrent LE BARON, MAÎTRE BRIDAINÉ
et MAÎTRE BLAZIUS

LE BARON

Maître Bridaine, vous êtes mon ami ; je vous présente maître Blazius, gouverneur de mon fils. Mon fils a eu hier matin, à midi huit minutes, vingt et un ans comptés ; il est docteur à quatre boules blanches³. Maître Blazius, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse ; c'est mon ami.

MAÎTRE BLAZIUS, *saluant*.

À quatre boules blanches, seigneur ; littérature, botanique, droit romain⁴, droit canon⁵.

②

LE BARON

Allez à votre chambre, cher Blazius, mon fils ne va pas tarder à paraître ; faites un peu de toilette, et revenez au coup de la cloche.

Maître Blazius sort.

MAÎTRE BRIDAINÉ

Vous dirai-je ma pensée, monseigneur ? Le gouverneur de votre fils sent le vin à pleine bouche.

LE BARON

Cela est impossible.

MAÎTRE BRIDAINÉ

J'en suis sûr comme de ma vie ; il m'a parlé de fort près tout à l'heure ; il sentait le vin à faire peur.

LE BARON

Brisons là⁶ ; je vous répète que cela est impossible. (*Entre dame Pluche.*) Vous voilà, bonne dame Pluche ? Ma nièce est sans doute avec vous ?

DAME PLUCHE

Elle me suit, monseigneur, je l'ai devancée de quelques pas.

LE BARON

Maître Bridaine, vous êtes mon ami. Je vous présente la dame Pluche, gouvernante de ma nièce. Ma nièce est depuis hier, à sept heures de nuit, parvenue à l'âge de dix-huit ans. Elle sort du meilleur couvent de France.

③

Dame Pluche, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse ; c'est mon ami.

DAME PLUCHE, *saluant*.

30 Du meilleur couvent de France, seigneur, et je puis ajouter : la meilleure chrétienne du couvent.

LE BARON

Allez, dame Pluche, réparer le désordre où vous voilà ; ma nièce va bientôt venir, j'espère ; soyez prête à l'heure du dîner.

Dame Pluche sort.

MAÎTRE BRIDAINÉ

Cette vieille demoiselle paraît tout à fait pleine d'onction¹.

LE BARON

Pleine d'onction et de componction², maître Bridaine ; sa vertu est inattaquable.

MAÎTRE BRIDAINÉ

Mais le gouverneur sent le vin ; j'en ai la certitude.

LE BARON

40 Maître Bridaine ! Il y a des moments où je doute de votre amitié. Prenez-vous à tâche de me contredire ? Pas un mot de plus là-dessus. J'ai formé le dessein de marier mon fils avec ma nièce ; c'est un couple assorti ; leur éducation me coûte six mille écus.

MAÎTRE BRIDAINÉ

Il sera nécessaire d'obtenir des dispenses³.

LE BARON

Je les ai, Bridaine ; elles sont sur ma table, dans mon cabinet. Ô mon ami, apprenez maintenant que je suis plein de joie. Vous savez que j'ai eu de tout temps la plus profonde horreur de la solitude. Cependant la place que j'occupe, et la gravité de mon habit, me forcent à rester dans ce château pendant trois mois d'hiver, et trois mois d'été. Il est impossible de faire le bonheur des hommes en général, et de ses vassaux en particulier, sans donner parfois à son valet de chambre l'ordre rigoureux de ne laisser entrer personne. Qu'il est austère et difficile, le recueillement de l'homme d'État ! et quel plaisir ne trouverai-je pas à tempérer, par la présence de mes deux enfants réunis, la sombre tristesse à laquelle je dois nécessairement être en proie depuis que le roi m'a nommé receveur⁴ !

MAÎTRE BRIDAINÉ

Ce mariage se fera-t-il ici, ou à Paris ?

LE BARON

Voilà où je vous attendais, Bridaine ; j'étais sûr de cette question. Eh bien ! mon ami, que diriez-vous si ces mains que voilà, oui, Bridaine, vos propres mains, ne les regardez pas d'une manière aussi piteuse, étaient destinées à bénir solennellement l'heureuse confirmation de mes rêves les plus chers ? Hé ?

MAÎTRE BRIDAINE

Je me tais ; la reconnaissance me ferme la bouche.

LE BARON

70 Regardez par cette fenêtre ; ne voyez-vous pas que mes gens se portent en foule à la grille ? Mes deux enfants arrivent en même temps ; voilà la combinaison la plus heureuse. J'ai disposé les choses de manière à tout prévoir. Ma nièce sera introduite par cette porte à gauche, et mon fils par cette porte à droite. Qu'en dites-vous ? je me fais une fête de voir comment ils s'aborderont, ce qu'ils se diront ; six mille écus ne sont pas une bagatelle, il ne faut pas s'y tromper. Ces enfants s'aimaient d'ailleurs fort tendrement dès le berceau. – Bridaine, il me vient une idée.

MAÎTRE BRIDAINE

80 Laquelle ?

LE BARON

Pendant le dîner, sans avoir l'air d'y toucher, – vous comprenez, mon ami, – tout en vidant quelques coupes joyeuses, – vous savez le latin, Bridaine.

MAÎTRE BRIDAINE

*Ita ædepol*¹ : pardieu, si je le sais !

LE BARON

Je serais bien aise de vous voir entreprendre ce garçon, – discrètement, s'entend, – devant sa cousine ; cela ne peut produire qu'un bon effet : – faites-le parler un peu latin, – non pas précisément pendant le dîner, – cela deviendrait fastidieux, et quant à moi, je n'y comprends rien ; – mais au dessert, – entendez-vous ?

90

MAÎTRE BRIDAINE

Si vous n'y comprenez rien, monseigneur, il est probable que votre nièce est dans le même cas.

LE BARON

Raison de plus ; ne voulez-vous pas qu'une femme admire ce qu'elle comprend ? D'où sortez-vous, Bridaine ? Voilà un raisonnement qui fait pitié.

MAÎTRE BRIDAINE

Je connais peu les femmes ; mais il me semble qu'il est difficile qu'on admire ce qu'on ne comprend pas.

LE BARON

Je les connais, Bridaine ; je connais ces êtres charmants et indéfinissables. Soyez persuadé qu'elles aiment à avoir de la poudre dans les yeux, et que plus on leur en jette, plus elles les écarquillent, afin d'en gober davantage. (*Perdican entre d'un côté, Camille de l'autre.*) Bonjour, mes enfants ; bonjour, ma chère Camille, mon cher Perdican ! Embrassez-moi, et embrassez-vous.

100

PERDICAN

Tu as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour !

CAMILLE

210 Y croyez-vous, vous qui parlez ? Vous voilà courbé près de moi avec des genoux qui se sont usés sur les tapis de vos maîtresses, et vous n'en savez plus le nom. Vous avez pleuré des larmes de joie et des larmes de désespoir ; mais vous saviez que l'eau des sources est plus constante que vos larmes, et qu'elle serait toujours là pour laver vos paupières gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez quand on vous parle de femmes désolées ; vous ne croyez pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vivez et qui avez aimé. Qu'est-ce donc 220 que le monde ? Il me semble que vous devez cordialement mépriser les femmes qui vous prennent tel que vous êtes, et qui chassent leur dernier amant pour vous attirer dans leurs bras avec les baisers d'une¹ autre sur les lèvres. Je vous demandais tout à l'heure si vous aviez aimé ; vous m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait : Oui, j'y ai été ; puis qui penserait à aller en Suisse, ou dans le premier pays venu. Est-ce donc une monnaie que votre amour, pour qu'il puisse passer ainsi de mains en mains jusqu'à la mort ? Non, ce n'est pas même une monnaie ; 230 car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et dans quelque main qu'elle passe, elle garde son effigie.

PERDICAN

Que tu es belle, Camille, lorsque tes yeux s'animent !

CAMILLE

Oui, je suis belle, je le sais. Les complimenteurs ne m'apprendront rien : la froide nonne qui coupera mes cheveux pâlera peut-être de sa mutilation ; mais ils ne se changeront pas en bagues et en chaînes pour courir les boudoirs² ; il n'en manquera pas un seul sur ma tête, lorsque le fer y passera ; je ne veux qu'un coup de ciseau, et quand le prêtre qui me bénira me mettra au doigt 240 l'anneau d'or de mon époux céleste, la mèche de cheveux que je lui donnerai pourra lui servir de manteau.

PERDICAN

Tu es en colère, en vérité.

CAMILLE

J'ai eu tort de parler ; j'ai ma vie entière sur les lèvres. Ô Perdican ! ne raillez pas ; tout cela est triste à mourir.

PERDICAN

Pauvre enfant, je te laisse dire, et j'ai bien envie de te répondre un mot. Tu me parles d'une religieuse qui me

①

250 paraît avoir eu sur toi une influence funeste ; tu dis qu'elle a été trompée, qu'elle a trompé elle-même, et qu'elle est désespérée. Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui tendre la main à travers la grille du parloir, elle ne lui tendrait pas la sienne ?

CAMILLE

Qu'est-ce que vous dites ? J'ai mal entendu.

PERDICAN

Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non ?

CAMILLE

Je le crois, je le crois.

PERDICAN

260 Il y a deux cents femmes dans ton monastère, et la plupart ont au fond du cœur des blessures profondes ; elles te les ont fait toucher, et elles ont coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang. Elles ont vécu, n'est-ce pas ? et elles t'ont montré avec horreur la route de leur vie ; tu t'es signée devant leurs cicatrices, comme devant les plaies de Jésus ; elles t'ont fait une place dans leurs processions lugubres, et tu te serres contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer un homme. Es-tu sûre que si l'homme qui passe était celui qui les a trompées, celui pour qui elles pleurent et elles souffrent, celui qu'elles maudissent en priant Dieu, es-tu sûre qu'en le voyant, elles ne briseraient pas 270 leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés, et pour

②

presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a meurtries ? Ô mon enfant ! sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver ? Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie¹ qu'on leur présente ? Elles qui s'assoient près de toi avec leurs têtes branlantes pour verser dans ton oreille leur vieillesse flétrie, elles qui sonnent dans les ruines de ta jeunesse le tocsin² de leur désespoir, et qui font sentir à ton sang vermeil la fraîcheur de leurs tombes, sais-tu qui elles sont ?

280

CAMILLE

Vous me faites peur ; la colère vous prend aussi.

PERDICAN

Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille ? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin ? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme ? Ah ! comme elles t'ont fait la leçon ! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante ! Tu voulais partir sans me serrer la main ; tu ne voulais revoir ni ce bois ni cette 290 pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes ; tu reniais les jours de ton enfance, et le masque de plâtre que les nonnes t'ont plaqué sur les joues me refusait un baiser de frère ; mais ton cœur a battu, il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien ! Camille, ces femmes ont bien parlé ; elles t'ont mise dans le vrai chemin ; il pourra

290

On ne bac

③

m'en coûter le bonheur de ma vie ; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE

300 Ni pour moi, n'est-ce pas ?

PERDICAN

Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange¹ ; mais il y a au monde une chose sainte et 310 sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois ; mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.

Il sort.

Lecture analytique n°3 : Acte III, scène 3, badinage sous les yeux d'un témoin caché.

CAMILLE, *lisant*.

Perdican me demande de lui dire adieu avant de partir, près de la petite fontaine où je l'ai fait venir hier. Que peut-il avoir à me dire ? Voilà justement la fontaine, et je suis toute portée¹. Dois-je accorder ce second rendez-vous ? Ah ! (*Elle se cache derrière un arbre.*) Voilà Perdican qui approche avec Rosette, ma sœur de lait. Je suppose qu'il va la quitter ; je suis bien aise de ne pas avoir l'air d'arriver la première.

Entrent Perdican et Rosette, qui s'assoient.

CAMILLE, *cachée, à part*.

Que veut dire cela ? Il la fait asseoir près de lui ! Me demande-t-il un rendez-vous pour y venir causer avec une autre ? Je suis curieuse de savoir ce qu'il lui dit.

PERDICAN, *à haute voix, de manière que Camille l'entend*².

Je t'aime, Rosette ; toi seule au monde tu n'as rien oublié de nos beaux jours passés, toi seule tu te souviens de la vie qui n'est plus ; prends ta part de ma vie nouvelle ; donne-moi ton cœur, chère enfant ; voilà le gage de notre amour.

Il lui pose sa chaîne sur le cou.

ROSETTE

Vous me donnez votre chaîne d'or ?

PERDICAN

Regarde à présent cette bague. Lève-toi, et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux, dans la source, appuyés l'un sur l'autre ? Vois-tu tes beaux yeux près des miens, ta main dans la mienne ? Regarde tout cela s'effacer. (*Il jette sa bague dans l'eau.*) Regarde comme notre image a disparu ; la voilà qui revient peu à peu ; l'eau qui s'était troublée reprend son équilibre ; elle tremble encore ; de grands cercles noirs courent à sa surface ; patience, nous reparaissons ; déjà je distingue de

nouveau tes bras enlacés dans les miens ; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton joli visage ; regarde ! c'était une bague que m'avait donnée Camille.

CAMILLE, *à part*.

Il a jeté ma bague dans l'eau.

PERDICAN

Sais-tu ce que c'est que l'amour, Rosette ? Écoute ! le vent se tait ; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil que voilà, je t'aime. Tu veux bien de moi, n'est-ce pas ? On n'a pas flétri ta jeunesse ? on n'a pas infiltré dans ton sang vermeil les restes d'un sang affadi ? Tu ne veux pas te faire religieuse ; te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme ; ô Rosette, Rosette, sais-tu ce que c'est que l'amour ?

ROSETTE

Hélas ! monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai.

PERDICAN

Oui, comme tu pourras ; et tu m'aimeras mieux, tout docteur que je suis et toute paysanne que tu es, que ces pâles statues fabriquées par les nonnes, qui ont la tête à la place du cœur, et qui sortent des cloîtres pour venir répandre dans la vie l'atmosphère humide de leurs cellules ; tu ne sais rien ; tu ne lirais pas dans un livre la prière que ta mère t'apprend, comme elle l'a apprise de sa mère ; tu ne comprends même pas le sens des paroles que

tu répètes, quand tu t'agenouilles au pied de ton lit ; mais tu comprends bien que tu pries, et c'est tout ce qu'il faut à Dieu.

ROSETTE

Comme vous me parlez, monseigneur.

PERDICAN

Tu ne sais pas lire ; mais tu sais ce que disent ces bois et ces prairies, ces tièdes rivières, ces beaux champs couverts de moissons, toute cette nature splendide de jeunesse. Tu reconnais tous ces milliers de frères, et moi pour l'un d'entre eux ; lève-toi ; tu seras ma femme, et nous prendrons racine ensemble dans la sève du monde tout-puissant.

Il sort avec Rosette.

■ Scène 4

Entre LE CHŒUR

LE CHŒUR

Il se passe assurément quelque chose d'étrange au château ; Camille a refusé d'épouser Perdican ; elle doit retourner aujourd'hui au couvent dont elle est venue. Mais je crois que le seigneur son cousin s'est consolé avec Rosette. Hélas ! la pauvre fille ne sait pas quel danger elle court, en écoutant les discours d'un jeune et galant seigneur.

DAME PLUCHE, *entrant*.

Vite, vite, qu'on selle mon âne.

■ Scène 8

Un oratoire¹

Entre CAMILLE ; elle se jette au pied de l'autel

CAMILLE

M'avez-vous abandonnée, ô mon Dieu ? Vous le savez, lorsque je suis venue, j'avais juré de vous être fidèle ; quand j'ai refusé de devenir l'épouse d'un autre que vous, j'ai cru parler sincèrement, devant vous et ma conscience ; vous le savez ; mon père, ne voulez-vous donc plus de moi ? Oh ! pourquoi faites-vous mentir la vérité elle-même ? Pourquoi suis-je si faible ? Ah, malheureuse, je ne puis plus prier.

Entre Perdican.

PERDICAN

10 Orgueil, le plus fatal des conseillers humains, qu'es-tu venu faire entre cette fille et moi ? La voilà pâle et effrayée, qui presse sur les dalles insensibles son cœur et son visage. Elle aurait pu m'aimer, et nous étions nés l'un pour l'autre ; qu'es-tu venu faire sur nos lèvres, orgueil, lorsque nos mains allaient se joindre ?

CAMILLE

Qui m'a suivie ? Qui parle sous cette voûte ? Est-ce toi, Perdican ?

PERDICAN

Insensés que nous sommes ! nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait, Camille ? Quelles vaines paroles, 20
quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux ? Lequel de nous a voulu tromper l'autre ? Hélas ! cette vie est elle-même un si pénible rêve ; pourquoi encore y mêler les nôtres ? Ô mon Dieu, le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas ! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste, tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau ; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet ; le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon ! Il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la 30
colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser ! Il a bien fallu que nous nous fissions du mal, car nous sommes des hommes. Ô insensés ! nous nous aimons.

Il la prend dans ses bras.

CAMILLE

Oui, nous nous aimons, Perdican ; laisse-moi le sentir sur ton cœur ; ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas ; il veut bien que je t'aime ; il y a quinze ans qu'il le sait.

PERDICAN

40 Chère créature, tu es à moi !
Il l'embrasse ; on entend un grand cri derrière l'autel.

CAMILLE

C'est la voix de ma sœur de lait.

PERDICAN

Comment est-elle ici ! Je l'avais laissée dans l'escalier, lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi, sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE

Entrons dans cette galerie ; c'est là qu'on a crié.

PERDICAN

Je ne sais ce que j'éprouve ; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMILLE

50 La pauvre enfant nous a sans doute épiés ; elle s'est encore évanouie ; viens, portons-lui secours ; hélas ! tout cela est cruel.

PERDICAN

Non, en vérité, je n'entrerai pas ; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener. (*Camille sort.*) Je vous en supplie, mon Dieu ! ne faites pas de moi un meurtrier ! Vous voyez ce qui se passe ; nous sommes deux enfants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort ; mais notre cœur est pur ; ne tuez pas

Rosette, Dieu juste ! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute ; elle est jeune, elle sera riche, elle sera heureuse ; ne faites pas cela, ô Dieu, vous pouvez bénir encore quatre de vos enfants. Eh bien ! Camille, qu'y a-t-il ? 60

Camille rentre.

CAMILLE

Elle est morte ! Adieu, Perdican !

SÉQUENCE 5 : *L'homme face à la nature*

Document complémentaire :

Jacquard, *À toi qui n'est pas encore né(e)*, 2000

Scientifique engagé, Albert Jacquard écrit un essai sous la forme d'une longue lettre à un de ses arrière-petits-enfants, qu'il ne connaît pas. Il y évoque les grandes interrogations de son temps, notamment le grave problème des manipulations génétiques, qui risquent d'être les catastrophes de demain.

Manipulation du vivant

La maîtrise de l'énergie nucléaire a posé le problème du bien et du mal là où on l'attendait le moins, au cœur de la réussite technique, source de tant de satisfactions, de tant d'orgueil. La mise en garde est claire : l'humanité doit d'abord se méfier d'elle-même. Le mythe de Prométhée¹ prend une tout
5 autre signification ; en dérobant les secrets de Zeus et en les dévoilant aux hommes, ce demi-dieu rend ceux-ci responsables de leur destin. En leur cachant ces secrets, Zeus n'avait pas voulu jouer un vilain tour aux hommes, il n'avait cherché qu'à les protéger contre eux-mêmes.

Ce constat s'impose dans le domaine où les découvertes ont le plus transformé notre regard, celui des sciences dites « de la vie ».

Que seront devenues, lorsque tu me liras, les interrogations provoquées aujourd'hui par les premières manipulations génétiques ? Le risque est grand que ces interrogations ne soient même plus formulées, que les seules limitations soient celles concernant le coût de ces opérations face aux bénéfices
15 qu'elles peuvent engendrer. Les querelles de comptables et d'économistes auront fait oublier les doutes des philosophes et des scientifiques. D'ailleurs, en 2025, les scientifiques ne seront-ils pas devenus de simples employés au service des économistes ? Ils seront jugés non sur leur créativité mais sur leur rentabilité. Quant aux philosophes, seront-ils autre chose qu'un luxe difficilement
20 et provisoirement toléré par les comptables ?

L'enjeu est pourtant de première importance. J'y ai insisté ; en découvrant la molécule d'ADN², les chercheurs n'ont pas simplement élucidé un problème qui semblait depuis toujours mystérieux, celui de la « vie » ; ils ont montré que ce qui donne leurs pouvoirs aux êtres vivants repose sur des mécanismes chimiques très ordinaires, et par conséquent modifiables. Le mystère a
25 disparu ; sa charge d'angoisse, sa capacité de dissuasion face aux tentatives d'action ont fait place au désir d'expliquer, à la volonté de transformer. Puisque la frontière entre l'inanimé et le vivant n'est plus définissable, modifier une bactérie en la dotant de recettes biologiques jusqu'à présent réservées
30 à d'autres espèces, par exemple des primates³, pourquoi pas des hommes, n'est pas plus un viol de la nature que réaliser la synthèse d'une nouvelle molécule chimique ou que traiter du minerai pour obtenir de l'acier.

Dans cette voie, de proche en proche, les seuls obstacles rencontrés sont des obstacles techniques, un par un surmontés au nom du progrès. Emporté
35 par l'enthousiasme des exploits, aiguillonné par la compétition entre équipes, le chercheur n'a qu'un objectif, réaliser demain ce qui était impossible hier. Puisque l'ensemble du cosmos est réunifié, composé d'objets faits des mêmes éléments, soumis aux mêmes interactions, la question de la légitimité de telle ou telle manipulation n'est plus posée. Tout ce qui est possible est permis, or
40 le champ des possibles s'agrandit sans limites. C'est tout l'équilibre des sociétés humaines qui est en question.

1. Titan de la mythologie grecque qui, après avoir volé le feu et d'autres secrets aux dieux pour les transmettre aux hommes, fut puni par Zeus, le dieu suprême : un aigle lui mangeait le foie qui repoussait sans cesse.

2. Acide désoxyribonucléique, qui constitue le noyau de la cellule humaine et « programme » les gènes de l'individu.

3. Singe au cerveau très développé, proche de l'homme.

Texte A : Victor HUGO, Le Dernier Jour d'un condamné, chap. I, 1829.

1

Bicêtre¹².

Condamné à mort !

Voilà cinq semaines que j'habite avec cette pensée, toujours seul avec elle, toujours glacé de sa présence, toujours courbé sous son poids !

5

Autrefois, car il me semble qu'il y a plutôt des années que des semaines, j'étais un homme comme un autre homme. Chaque jour, chaque heure, chaque minute avait son idée. Mon esprit, jeune et riche, était plein de fantaisies. Il s'amusait à me les dérouler les unes après les autres, sans ordre et sans fin, brodant d'inépuisables arabesques¹³ cette rude et mince étoffe de la vie. C'étaient des jeunes filles, de splendides chapes¹⁴ d'évêque, des batailles gagnées, des théâtres pleins de bruit et de lumière, et puis encore des jeunes filles et de sombres promenades la nuit sous les larges bras des marronniers. C'était toujours fête dans mon imagination. Je pouvais penser à ce que je voulais, j'étais libre.

10

Maintenant je suis captif. Mon corps est aux fers dans un cachot, mon esprit est en prison dans une idée. Une horrible, une sanglante, une implacable idée ! Je n'ai plus qu'une pensée, qu'une conviction, qu'une certitude : condamné à mort !

15

Quoi que je fasse, elle est toujours là, cette pensée infernale, comme un spectre de plomb à mes côtés, seule et jalouse, chassant toute distraction, face à face avec moi misérable, et me secouant de ses deux mains de glace quand je veux détourner la tête ou fermer les yeux. Elle se glisse sous toutes les formes où mon esprit voudrait la fuir, se mêle comme un refrain horrible à toutes les paroles qu'on m'adresse, se colle avec moi aux grilles hideuses de mon cachot ; m'obsède éveillé, épie mon sommeil convulsif¹⁵, et reparaît dans mes rêves sous la forme d'un couteau.

20

Je viens de m'éveiller en sursaut, poursuivi par elle et me disant : Ah ! ce n'est qu'un rêve ! - Hé bien ! avant même que mes yeux lourds aient eu le temps de s'entr'ouvrir assez pour voir cette fatale¹⁶ pensée écrite dans l'horrible réalité qui m'entoure, sur la dalle mouillée et suante de ma cellule, dans les rayons pâles de ma lampe de nuit, dans la trame¹⁷ grossière de la toile de mes vêtements, sur la sombre figure du soldat de garde dont la giberne¹⁸ reluit à travers la grille du cachot, il me semble que déjà une voix a murmuré à mon oreille : - Condamné à mort !

25

¹² Bicêtre : nom de la prison où est enfermé le condamné.
¹³ Arabesques : lignes sinueuses de forme élégante servant de motif décoratif.
¹⁴ Chapes : longs manteaux portés durant l'office.
¹⁵ Convulsif : agité de soubresauts.
¹⁶ Fatale : qui annonce la mort.
¹⁷ Trame : ensemble des fils qui constituent la base d'un tissu.
¹⁸ Giberne : sac à munitions

Texte B : Albert CAMUS, Réflexion sur la guillotine, 1957

1 Peu avant la guerre de 1914, un assassin dont le crime était particulièrement révoltant
(il avait massacré une famille de fermiers avec leurs enfants) fut condamné à mort en
Alger. Il s'agissait d'un ouvrier agricole qui avait tué dans une sorte de délire de sang,
mais avait aggravé son cas en volant ses victimes. L'affaire eut un grand retentissement.
5 On estima généralement que la décapitation était une peine trop douce pour un pareil
monstre. Telle fut, m'a-t-on dit, l'opinion de mon père que le meurtre des enfants, en
particulier, avait indigné. L'une des rares choses que je sache de lui, en tout cas, est qu'il
voulut assister à l'exécution, pour la première fois de sa vie. Il se leva dans la nuit pour
se rendre sur les lieux du supplice, à l'autre bout de la ville, au milieu d'un grand
10 concours¹⁹ de peuple. Ce qu'il vit ce matin là, il n'en dit rien à personne. Ma mère
raconte seulement qu'il rentra en coup de vent, le visage bouleversé, refusa de parler,
s'étendit un moment sur le lit et se mit tout d'un coup à vomir. Il venait de découvrir la
réalité qui se cachait sous les grandes formules dont on la masquait. Au lieu de penser
aux enfants massacrés, il ne pouvait plus penser qu'à ce corps pantelant²⁰ qu'on venait de
15 jeter sur une planche pour lui couper le cou.

Il faut croire que cet acte rituel est bien horrible pour arriver à vaincre l'indignation
d'un homme simple et droit et pour qu'un châtement qu'il estimait cent fois mérité n'ait
eu finalement d'autre effet que de lui retourner le cœur. Quand la suprême justice donne
seulement à vomir à l'honnête homme qu'elle est censée protéger, il paraît difficile de
20 soutenir qu'elle est destinée, comme ce devrait être sa fonction, à apporter plus de paix et
d'ordre dans la cité.

¹⁹

Concours : rassemblement

²⁰

Pantelant : palpitant, agité de soubresauts.

Texte C : Robert BADINTER, extrait de son Discours du 17 septembre 1981 à l'Assemblée nationale.

1 Il s'agit bien, en définitive, dans l'abolition, d'un choix fondamental, d'une certaine
conception de l'homme et de la justice. Ceux qui veulent une justice qui tue, ceux-là sont
animés par une double conviction : qu'il existe des hommes totalement coupables, c'est-à-
dire des hommes totalement responsables de leurs actes, et qu'il peut y avoir une justice
5 sûre de son infaillibilité au point de dire que celui-là peut vivre et que celui-là doit
mourir.

A cet âge de ma vie, l'une et l'autre affirmations me paraissent également erronées.
Aussi terribles, aussi odieux que soient leurs actes, il n'est point d'hommes en cette terre
dont la culpabilité soit totale et dont il faille pour toujours désespérer totalement. Aussi
10 prudente que soit la justice, aussi mesurés et angoissés que soient les femmes et les
hommes qui jugent, la justice demeure humaine, donc faillible. Et je ne parle pas
seulement de l'erreur judiciaire absolue, quand, après une exécution, il se révèle, comme
cela peut encore arriver, que le condamné à mort était innocent et qu'une société entière -
c'est-à-dire nous tous - au nom de laquelle le verdict a été rendu, devient ainsi
15 collectivement coupable puisque sa justice rend possible l'injustice suprême. Je parle
aussi de l'incertitude et de la contradiction des décisions rendues qui font que les mêmes
accusés, condamnés à mort une première fois, dont la condamnation est cassée pour vice
de forme²¹, sont de nouveau jugés et, bien qu'il s'agisse des mêmes faits, échappent, cette
fois-ci, à la mort, comme si, en justice, la vie d'un homme se jouait au hasard d'une erreur
20 de plume d'un greffier²². Ou bien tels condamnés, pour des crimes moindres, seront
exécutés, alors que d'autres, plus coupables, sauveront leur tête à la faveur de la passion
de l'audience, du climat ou de l'emportement de tel ou tel.

Cette sorte de loterie judiciaire, quelle que soit la peine qu'on éprouve à prononcer ce
mot quand il y va de la vie d'une femme ou d'un homme, est intolérable. [...]

25 Le choix qui s'offre à vos consciences est donc clair : ou notre société refuse une
justice qui tue et accepte d'assumer, au nom de ses valeurs fondamentales - celles qui
l'ont faite grande et respectée entre toutes - la vie de ceux qui font horreur, déments ou
criminels ou les deux à la fois, et c'est le choix de l'abolition ; ou cette société croit, en
dépit de l'expérience des siècles, faire disparaître le crime avec le criminel, et c'est
30 l'élimination.

Cette justice d'élimination, cette justice d'angoisse et de mort, décidée avec sa marge
de hasard, nous la refusons. Nous la refusons parce qu'elle est pour nous l'anti-justice,
parce qu'elle est la passion et la peur triomphant de la raison et de l'humanité.

²¹ Cassée pour vice de forme : annulée en raison d'un défaut de procédure.

²² Greffier : fonctionnaire chargé de rédiger les actes du procès.